DEUXIEME ANNEE
Nº 10



6 MARS 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

P.C.

Corentin et Kim grimpèrent jusqu'à l'œil de l'idole monstrueuse... (voir page 3)

TINTIN *vous parle*

Bonjour, les amis !

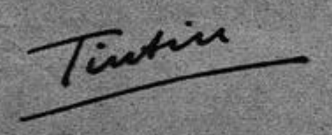
Peut-être connaissez-vous l'aventure de ce reporter anglais qui, débarquant en France pour la première fois de sa vie et apercevant sur le quai une femme rousse, télégraphia aussitôt à son journal : « Ici, toutes les femmes ont la chevelure rouge. »

Il n'y a pas que les journalistes pour tomber dans le travers des généralisations hâtives et des jugements téméraires. C'est un défaut fort répandu parmi les jeunes. Combien de fois, en effet, ne les entend-on pas trancher péremptoirement tel problème ou telle dispute par une déclaration sans appel ! Outre qu'elle conduit presque toujours à dénaturer les faits, une telle attitude dénote un manque complet de sens critique et de maturité dans le jugement. La clairvoyance, la sincérité et la modestie s'accommodent de plus de nuances.

Réfléchissons et observons avant de nous prononcer. Nous parlerons peut-être un peu moins, mais nous dirons aussi moins de bêtises et nos paroles n'en auront que plus de poids.

Pas vrai, les amis ?

Bonne poignée de mains.





Comment allez-vous, les amis ? Je vous ai parlé naguère des délégués-recruteurs. Je voudrais, aujourd'hui, m'étendre un peu plus longuement sur l'objet de leur mission.

Lorsqu'on entreprend une grande et belle œuvre, une œuvre dont on est fier, on désire la faire connaître, la répandre non seulement parmi son entourage immédiat mais aussi dans le cercle de ses camarades et de ses relations plus lointaines. Ne pas avoir peur de montrer son enthousiasme, propager la bonne nouvelle, exposer le programme du Club, ses promesses, son avenir magnifique, et lui attirer sans cesse de nouveaux adhérents, voilà en quelques mots, quelle sera la tâche des délégués-recruteurs.

Ils seront désignés par les présidents locaux parmi les membres les plus anciens et les plus dévoués au Club et ce choix leur conférera une véritable dignité.

Le zèle qu'ils montreront sera d'ailleurs récompensé et j'envisage, dès à présent, de conférer un signe distinctif à ceux d'entre eux qui se seront signalés par leur bonne volonté.

Mais attention, les Amis. Il ne faut pas que la jalousie se glisse entre nous !

A côté des délégués-recruteurs officiels, il y a place pour de nombreux propagandistes officieux, (Je pense surtout ici aux membres qui ne feront partie d'aucun groupe local). Leur tâche sera la même que celle des officiels : Etendre la renommée du Club et lui amener de nouveaux membres.

Vous tous, mes amis, vous aurez à cœur de vous ranger parmi ces propagandistes, vous voudrez faire de notre club le plus beau et le plus nombreux qui soit ! Vous tous aussi, vous ambitionnerez de conquérir le signe honorifique dont j'ai parlé plus haut et qui sera le témoignage de votre bonne volonté et de vos succès.

Car — j'ai oublié de vous le dire ! — cette décoration n'est pas réservée exclusivement aux délégués-recruteurs officiels. Tout le monde peut la mériter et l'obtenir.

Je vous suis des yeux sans que vous vous en doutiez ! Je sais que je puis compter sur vous et je saurai vous montrer très bientôt, combien je suis heureux et fier de vous compter parmi mes amis.

TINTIN.

ABONNEMENTS :

Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-après au C.C.P. n° 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard à Bruxelles.

Trois mois	**Fr. B. 47**
Six mois	**Fr. B. 90**
Un an	**Fr. B. 175**

Le prix des anciens numéros demandés directement au journal reste fixé à fr. 3.50

Pour la France, abonnez-vous à TINTIN — PARIS, boîte postale 14.

1 an . .	fr. fr. 530	moins	fr. fr. 500
6 mois .	fr. fr. 275	baisse de	fr. fr. 260
3 mois .	fr. fr. 142	5 % soit	fr. fr. 135

TINTIN. — Administration et Rédaction : 55, rue du Lombard à Bruxelles.
Edit.-Directeur : Raymond Leblanc.
Rédacteur en chef : André-D. Fernez.
Imprimeur : Etablissements Van Cortenbergh, 12, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

Des lecteurs nous demandent de leur fournir certains albums TINTIN. Nous pouvons les satisfaire. Actuellement en stock : « LE LOTUS BLEU » qui sera envoyé franco contre versement à notre C.C.P. N° 1909.16 de la somme de 60 francs (soixante).



MON COURRIER

***ROBERT VERSTRAETEN**, d'Ixelles.* — Tu auras trouvé la description des bateaux et des ballons que tu nous signale dans les précédents nos de « Tintin ». Il est fort possible que nous publiions, en albums séparés, les différentes planches de la « Petite histoire de la Marine » et de la « Petite Histoire de l'Aéronautique » ; cela dépend du nombre de lecteurs qui nous en feront la demande. Cordiale poignée de main.

***M. RUPPERTZ** d'Ixelles.* — Je vous remercie de votre petite lettre amusante et j'en ferai mon profit. Je me permets de vous signaler, toutefois, que les deux orthographes peuvent se défendre, selon que l'on met l'accent sur « mains » ou sur « poignée ». Bien à vous.

***RAYMOND DECOOMAN** de Braine le Comte.* — Tes chaleureuses félicitations me vont droit au cœur ; merci. Bien amicalement à toi.

***WILLY VOISEL** de Monceau s/Sambre.* — Tu as pu voir dans les précédents numéros de « Tintin » que ton souhait avait été exaucé. Amitiés.

PIERROT. — MARC. — CLAUDINE. — L'album de « Tintin en Russie » est actuellement épuisé et je ne puis vous dire avec certitude s'il sera réédité. Quant au « Sceptre d'Ottokar » et aux « Cigares du Pharaon » ils seront très prochainement remis sous presse et vous pourrez vous les procurer au bureau du Journal. Cordiale poignée de main.

***PHILIPPE MOREL** de Saint Servais.* — Tu auras trouvé le code d'honneur du Club dans le no 9 du Journal. Merci pour tes félicitations. Le Capitaine Haddock va bien. Hélas, ses récentes mésaventures n'ont pas guéri Monsieur Tournesol de sa légendaire distraction. Bien amicalement à toi.

***JEAN DE GREEF** de Molenbeek.* — Ta gentille lettre m'a fait plaisir. Il ne tient qu'à toi de relier, dès à présent, tes journaux au fur et à mesure de leur publication. Relis pour cela la chronique dans laquelle Monsieur Tournesol indique les moyens de procéder à une reliure provisoire des « Tintins » déjà parus. Bonne poignée de main.

***ANNE-MARIE GUERIN** de Liège.* — Nous tâcherons de te satisfaire, mais n'oublie pas qu'il nous faut compter avec les demandes de tous nos lecteurs. Cordialement à toi.

***GUY NEZER** de Stavelot.* — Je soupçonne fort ta question de n'être qu'une « colle ». Tu veux me mettre l'épreuve. Puis-je te demander, à mon tour, quel intérêt présente pour toi ce renseignement ? Je verrai ainsi si tu n'es pas seulement un amusant petit farceur !... Bonne poignée de main.

HUGHES MATTEUX. — Tes remerciements me vont droit au cœur ; c'est pour moi une très belle récompense que vous vous soyiez, toi et tes amis, bien amusés au Cirque. Amitiés.

Tout mon courrier doit porter l'adresse :



Pour les amis français :
TINTIN — Paris. Boîte postale 14.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER

























(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

L'ACTIVITE des membres de notre organisation ne consiste pas seulement à construire des arcs, à faire du feu sans allumette ou à réussir de beaux nœuds, et ce « Coin des Scouts » n'en serait véritablement pas un, s'il ne servait qu'à répondre à toutes les questions que me posent mes correspondants. Je voudrais qu'il devienne quelque chose de plus et de mieux, quelque chose qui permette à tous les Scouts, lecteurs de cette rubrique, de s'entr'aider, de se fournir des renseignements indispensables, des conseils, des directives ; que ce coin devienne, enfin, tout autant le vôtre que le mien.

Puisque j'ai promis de rendre service à qui me le demanderait j'ai pensé que je te ferais plaisir en te donnant aujourd'hui le moyen de défaire le nœud de ton foulard.

Plusieurs C. P. m'écrivent qu'ils sont à bout de souffle, qu'ils ne parviennent plus à trouver des choses nouvelles à faire en patrouille. C'est la raison pour laquelle je te demande, à toi qui me lis, de fouiller tes souvenirs, de penser aux réunions que tu as eues, de m'en envoyer le programme, de songer aux meilleurs jeux et de m'en faire parvenir les recettes... Dès qu'une activité particulièrement intéressante te reviendra à la mémoire, saisis ta plume et signale-la moi, tu me donneras ainsi la possibilité de soulager les bêtes de somme de la troupe : les C. P.

Je pourrais évidemment aller frapper à la porte des vieux sachems de ma connaissance et grâce à leur serviabilité te passer quelques trucs originaux. Mais non! Ce n'est pas aux vieux sachems qu'il appartient d'intervenir ici. C'est à toi, petit Scout ou vieux C. P. galonné, qui es encore dans le bain et qui sais de science personnelle si la réunion de jeudi dernier fut bonne ou ratée... C'est à toi de tendre une main secourable à tes frères scouts.

Demain matin, après-demain et les jours suivants, je me rendrai compte, en consultant mon courrier, de l'état actuel de l'esprit scout. Si, vraiment, tu aimes encore à rendre service, des lettres venant de tous les coins du pays s'amonceileront sur mon bureau. Inutile d'ajouter que les meilleures réponses seront publiées, et si le nombre en est aussi élevé que je l'espère, je pourrais même songer à les faire polycopier et à les envoyer aux Scouts qui les demanderaient. Voilà qui serait une chic B. A., pas vrai ?... Et j'aurai fait la mienne en t'enlevant le souci d'en trouver une pour aujourd'hui.

Bien cordialement à toi.

BISON SERVIABLE.

Je prie mes correspondants d'excuser le retard que j'apporte à leur répondre. Des difficultés techniques en sont seules responsables.

André SAUVEUR. — J'ai bien reçu ta demande. Il n'est pas facile de construire soi-même une tente. Je te donnerai cependant d'ici quelques semaines un modèle aisément réalisable. Ta 2me question a été transmise à « Tintin ». Bien à toi.

DANOIS. — Bien sûr, celà me fait plaisir que les sœurs « guides » lisent ma rubrique. Il y a cependant un grosse difficulté technique à la publication de chants ; les dimensions de notre petit coin réduiraient tellement les portées qu'elles en deviendraient pratiquement illisibles. J'y songerai quand même et je tâcherai de résoudre le problème.

Roland MOREL. — Je pense que mon appel de ce jour t'apportera quelque soulagement. Sois fier de ton rôle de C. P. et consacres-y tous tes soins. Tu peux toujours compter sur moi.

Hughes de HEMPTINNES. — Max COPPENS. — Je vous indiquerai la manière de construire des huttes pour les vacances de Pâques. De cette manière il vous sera possible de passer immédiatement à l'action. Bien à vous.

Guy KUMPS. — Pour te donner la signalisation que tu demandes, il faudrait que je sache si tu emploies le sémaphore ou la méthode Romaine. Demande-le à ta cheftaine et écris-le moi. Fraternellement à toi.



















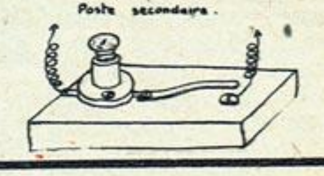




HANS DURIEUX, à Hyon Ciply. — J'en viens aujourd'hui à ton télégraphe.

Le télégraphe peut être optique ou sonore. Nous nous occuperons d'abord du système optique, qui est le plus simple et le meilleur marché.

Le plus important est la pose de la ligne télégraphique. Notons que la longueur et les détours de cette ligne n'ont aucune importance. Il faudra l'établir entre les deux endroits que l'on veut relier, à l'aide de fil de sonnerie *double*. Les fils sont placés le plus discrètement possible : on leur fera suivre les plafonds les plinthes ou les moulures des portes, les fixant de place en place par de petits clous-cavaliers; on leur trouvera souvent un passage suffisant dans l'angle des portes, ce qui nous évitera de percer des murs. C'est évidemment l'achat du fil qui constituera la grosse dépense. Pourtant, on peut s'en tirer à bon compte en employant du fil de récupération, bien isolé au coton, et pas trop fin, provenant de vieux bobinages de T.S.F., mais dans



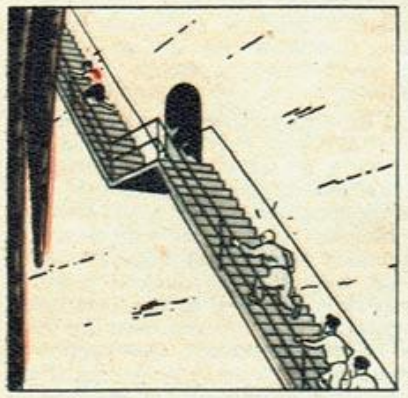
... DU MYSTÈRE

... Jo, Zette et Jocko



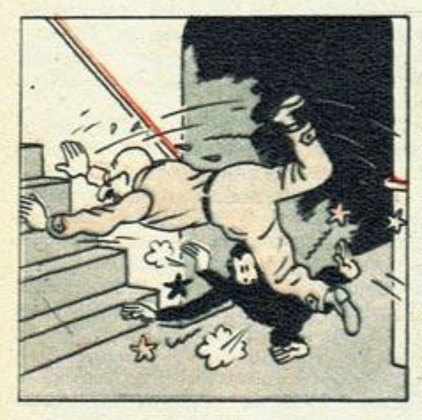








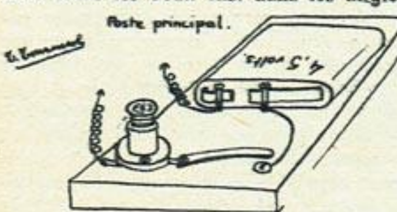






(A suivre.)

ce cas, il convient de faire très attention et d'éviter soigneusement les courts-circuits entre les deux fils, dans les angles.



Chaque poste télégraphique se composera d'une planchette sur laquelle sera fixé d'abord un petit socquet et une ampoule de lampe de poche (2 volts) comme on en trouve à très bon marché dans les grands magasins. Puis on fera le manipulateur en fixant par une vis, et à côté de la lampe, un morceau de lamelle de cuivre provenant d'une vieille pile. Le poste principal comportera en outre une bonne pile.

Pour utiliser ce télégraphe, celui qui reçoit la communication doit appuyer sur son manipulateur pendant tout le temps que son correspondant lui transmet le message, lequel se terminera par le signal « fin de message ». A ce moment, celui qui vient de transmettre se mettra à la réception en appuyant sur son manipulateur, et celui qui vient de recevoir, transmettra à son tour. Les signaux seront visibles aux deux postes à la fois.

Vous avez tous compris, que ce petit télégraphe fonctionnera d'après le code « Morse ». Vous devrez par conséquent l'apprendre par cœur.

Je le reproduirai pour vous avec quelques mots de commentaire dans le prochain numéro de TINTIN.

T. Tournesol



PETITE HISTOIRE DES JEUX OLYMPIQUES

(suite)

LES jeux olympiques eurent lieu pour la première fois en l'an 776 avant Jésus Christ. C'est la première date certaine de l'histoire grecque. A partir de ce moment les jeux olympiques se répétèrent, tous les quatre ans, avec la plus stricte ponctualité. Ils furent organisés au début par l'Administration draconienne de Sparte et les événements les plus graves ne parvinrent pas à ébranler leur régularité. (1). — Cette célébration rituelle se poursuivit ainsi pendant près de douze cents ans !

∴

La partie athlétique du programme des festivités d'Olympie ne comportait au début qu'une seule épreuve, la plus naturelle, la plus vénérable, la plus populaire de toutes : la course à pied.

On ne connaissait alors qu'une seule variante la course de vitesse. Des fouilles faites à Olympie ont mis au jour une ligne en calcaire blanc. — C'était le point de départ. La bande de calcaire en question était percée de trous carrés destinés à recevoir des poteaux entre lesquels pouvaient se placer vingt coureurs. Comme il n'y avait pas de couloirs, la qualité du départ jouait un rôle de tout premier ordre ; en effet, un concurrent qui partait mal était « enfermé » par les autres et n'avait plus aucune chance de gagner la course. C'est pour ce motif qu'on avait séparé les coureurs par des poteaux, de façon que les athlètes ne pussent se gêner les uns les autres.

Une autre bande de calcaire indiquait l'arrivée. Elle était placée à 192,27 mètres de la première. On ne connait évidemment pas « les temps » réalisés par les coureurs grecs, mais ils étaient sans aucun doute beaucoup moins bons que ceux de nos spécialistes modernes du 200 mètres. En effet, les Grecs ignoraient le départ accroupi et l'emploi de « spikes » (chaussures à pointes) ; d'autre part la piste était faite de sable, ce qui requérait un effort supplémentaire et devait rendre les épreuves terriblement épuisantes !

Autour de la course de vitesse vinrent se grouper, plus tard, divers autres concours, mais ce fut l'épreuve de vitesse qui conserva la place d'honneur au programme. Elle consacra toujours le grand triomphateur des Jeux, celui dont le nom gravé dans la pierre servait à désigner l'Olympiade, c'est-à-dire la nouvelle période de quatre ans qui s'ouvrait par la manifestation sacrée d'Olympie. (2).

∴

A l'occasion de la 14me célébration des Jeux (soit en l'an 724 avant Jésus Christ) on ajouta à la course simple, la course double (deux longueurs du stade) qui est l'ancêtre de notre 400 mètres. Plus tard vinrent la course longue (disputée sur une distance variant entre 2.200 et 4.400 mètres) et une course intermédiaire d'un parcours d'environ 800 mètres.

(A suivre.)

---

(1) Les jeux olympiques modernes, mis sur pied pour la première fois en 1900 par un Français, le Baron de Coubertin, ne jouirent pas du même privilège. Annulés en 1916, en 1940 et en 1944, ils seront organisés de nouveau en 1948. Si de telles perturbations s'étaient produites du temps des Grecs, ces derniers auraient été fort embarrassés ! En effet, ceux-ci avaient réglé leur calendrier sur les jeux olympiques. Un Grec disait : « Nous sommes en l'an 2 de la 34me olympiade ; en l'an 3 de la 61me olympiade », etc.

(2) Cette coutume n'a pas été reprise dans les Jeux Olympiques modernes, dont le 800 ou le 1500 mètres ont souvent été le point culminant. N'empêche que le vainqueur du 100 mètres a parfois été l'athlète de qui on a retenu le nom. Par exemple Paddock en 1920 (à Anvers) et, plus près de nous, Jess Owens, figure de proue des derniers Jeux Olympiques, célébrés avec un faste sans précédent, à Berlin, en 1936.

LA GUERRE DES MONDES

DE H.G. WELLS

RESUME. — Le narrateur bloqué dans une cave observe les Marsiens sortis d'un nouveau cylindre. Mais son compagnon, l'esprit affaibli par les épreuves subies, commence à donner des signes de dérèglement mental.

AINSI notre incompatibilité s'était accrue au point de se terminer en un conflit déclaré. Pendant deux longs jours nous nous disputâmes à voix basse, argumentant et discutant âprement. Parfois, j'étais obligé de le frapper follement du pied et des poings; d'autres fois je le cajolais et tâchais de le convaincre; j'essayai même de le persuader en lui abandonnant la dernière bouteille de vin, car il y avait une pompe où je pouvais avoir de l'eau. Mais rien n'y fit, ni bonté ni violence : il n'était accessible à aucune raison. Il ne voulut cesser ni ses attaques pour essayer de prendre plus que sa ration, ni ses bruyants radotages; il n'observait en rien les précautions les plus élémentaires pour rendre notre emprisonnement supportable. Lentement, je commençai à me rendre compte de la complète ruine de son intelligence, et m'aperçus enfin que mon seul compagnon, dans ces ténèbres secrètes et malsaines, était un être dément.

D'après certains vagues souvenirs, je suis enclin à croire que mon propre esprit battait aussi la campagne. Chaque fois que je m'endormais, j'avais des rêves étranges et hideux. Bien que cela pût paraître bizarre, je serais assez disposé à penser que la faiblesse et la démence du vieillard me furent un salutaire avertissement, et m'obligèrent à me maintenir sain d'esprit.

Le huitième jour, il commença à parler très haut et rien de ce que je pus faire ne parvint à modérer son ton.

— C'est juste, ô Dieu ! répétait-il sans cesse. C'est juste. Que le châtiment retombe sur moi et sur les miens. Nous avons péché! Nous ne t'avons pas écouté! Il y avait partout des pauvres et des souffrants! On les foulait aux pieds et je gardais le silence !

Puis soudain, il en revenait à la nourriture que je maintenais hors de sa portée, et il me priait, me suppliait, pleurait et finalement menaçait. Bientôt, il prit un ton fort élevé — je l'invitai à crier moins fort; alors, il vit que par ce moyen il aurait prise sur moi. Il me menaça de crier plus fort encore et d'attirer sur nous l'attention des Marsiens. J'avoue que cela m'effraya un moment; mais la moindre concession eût diminué dans une trop grande proportion, nos chances de salut. Je le mis au défi, bien que je ne fusse nullement certain qu'il ne mît sa menace à exécution. Mais ce jour-là du moins il ne le fit pas. Il continua à parler, haussant imperceptiblement son ton, pendant les huitième et neuvième journées presque entières, débitant des menaces, des supplications, au milieu d'un torrent de phrases où il exprimait une repentance à moitié stupide et toujours futile d'avoir négligé le service du Seigneur, et je me sentis une grande pitié pour lui. Il finit par s'endormir quelque temps, mais il reprit bientôt avec une nouvelle ardeur, criant si fort qu'il devint absolument nécessaire pour moi de le faire taire par tous les moyens.

— Restez tranquille, implorai-je.

Il se mit sur ses genoux, car jusqu'alors il avait été accroupi dans les ténèbres, près de la batterie de cuisine.

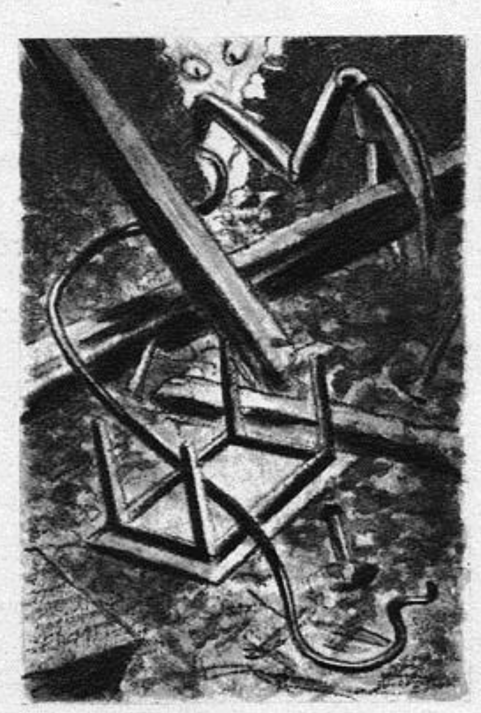
— Il y a trop longtemps que je reste tranquille ! hurla-t-il, sur un ton qui dut parvenir jusqu'au cylindre. Malheur à cette cité infidèle ! Malédiction ! Malheur! Anathème! Malheur! Malheur aux habitants de la terre : à cause des autres voix de la trompette...!

— Taisez-vous! Pour l'amour de Dieu! dis-je en me mettant debout et terrifié à l'idée que les Marsiens pouvaient nous entendre.

— Non! cria le vieillard de toutes ses forces, se levant aussi et étendant les bras. Parler ! Il faut que je parle !

En trois enjambées, il fut à la porte de la cuisine.

— Il faut que j'aille apporter mon témoignage. Je pars. Je n'ai déjà que trop tardé.



Un long tentacule métallique...

J'étendis le bras et j'atteignis dans l'ombre un couperet suspendu au mur. En un instant, j'étais derrière lui, affolé de peur. Avant qu'il n'arrivât au milieu de la cuisine, je l'avais rejoint. Par un dernier sentiment humain, je retournai le tranchant et le frappai avec le dos. Il tomba en avant de tout son long et resta étendu par terre. Je trébuchai sur lui et demeurai un moment haletant. Il gisait inanimé.

Tout à coup je perçus un bruit au dehors, des plâtras se détachèrent, dégringolèrent et l'ouverture triangulaire du mur se trouva obstruée. Je levai la tête et aperçus, à travers le trou, la partie inférieure d'une Machine à Mains s'avançant lentement. L'un de ses membras agrippeurs se déroula parmi les décombres, puis un autre parut, tâtonnant au milieu des poutres écroulées. Je restai là, pétrifié, les yeux fixes. Alors je vis, à travers une sorte de plaque vitrée située près du bord supérieur de l'objet, la face — si l'on peut l'appeler ainsi — et les grands yeux sombres d'un Marsien cherchant à pénétrer les ténèbres, puis un long tentacule métallique qui serpenta par le trou en tâtant lentement les objets.

Avec un grand effort je me retournai, me heurtai contre le corps du vieillard et m'arrêtai à la porte de la laverie. Le tentacule maintenant s'était avancé d'un mètre ou deux dans la pièce, se tortillant et se tournant en tous les sens, avec des mouvements étranges et brusques. Pendant un instant, cette marche lente et irrégulière me fascina. Avec un cri faible et rauque, je me réfugiai tout au fond de la laverie, tremblant violemment et à peine capable de me tenir debout. J'ouvris la porte de la soute à charbon et je restai là dans les ténèbres, examinant le seuil à peine éclairé de la cuisine, écoutant attentivement. Le Marsien m'avait-il vu ? Que pouvait-il faire maintenant ?

Derrière cette porte, quelque chose très doucement se mouvait en tous sens: de temps en temps cela heurtait des cloisons ou reprenait ses mouvements avec un faible tintement métallique, comme le bruit d'un trousseau de clés. Puis un corps lourd — je savais trop bien lequel — fut traîné sur le carrelage de la cuisine jusqu'à l'ouverture. Irrésistiblement attiré, je me glissai jusqu'à la porte et jetai un coup d'œil dans la cuisine. Par le triangle de clarté extérieure, j'aperçus le Marsien dans sa machine aux cent bras examinant la tête du vieillard. Immédiatement, je pensai qu'il allait inférer ma présence par la marque du coup que j'avais asséné.

Je regagnai la soute à charbon, en refermai la porte et me mis à entasser sur moi dans l'obscurité autant que je pus de charbon et de bûches, en tâchant de faire le moins de bruit possible. A tout instant je demeurais rigide, écoutant si le Marsien avait de nouveau passé ses tentacules par l'ouverture.

Alors, reprit le faible cliquetis métallique. Bientôt, je l'entendis plus proche — dans la laverie, d'après ce que je pus en juger. J'eus l'espoir que le tentacule ne serait pas assez long pour m'atteindre; il passa, râclant légèrement la porte de la soute. Ce fut un siècle d'attente presque intolérable, puis j'entendis remuer le loquet. Il avait trouvé la porte ! Le Marsien comprenait les serrures !

Il ferrailla un instant et la porte s'ouvrit.

Des ténèbres où j'étais, je pouvais juste apercevoir l'objet, ressemblant à une trompe d'éléphant plus qu'à autre chose, s'agitant de mon côté, touchant et exa-

minant le mur, le charbon, le bois, le plancher. Cela semblait être un gros ver noir, agitant de côté et d'autre sa tête aveugle.

Une fois même, il toucha le talon de ma bottine. Je fus sur le point de crier, mais je mordis mon poing. Pendant un moment, il ne bougea plus : j'aurais pu croire qu'il s'était retiré. Tout à coup, avec un brusque déclic, il agrippa quelque chose — je me figurai que c'était moi ! — et parut sortir de la soute. Pendant un instant, je n'en fus pas sûr. Apparemment, il avait pris un morceau de charbon pour l'examiner.

Je profitai de ce moment de répit pour changer de position , car je me sentais engourdi, et j'écoutai. Je murmurais des prières passionnées pour échapper à ce danger.

Soudain, j'entendis revenir vers moi le même bruit lent et net. Lentement, lentement, il se rapprocha, râclant les murs et heurtant le mobilier.

Pendant que je restais attentif, doutant encore, la porte de la soute fut vigoureusement heurtée et elle se ferma. J'entendis le tentacule pénétrer dans l'office; il renversa des boîtes à biscuits, brisa une bouteille et il y eut encore un choc violent contre la porte de la soute. Puis le silence revint, qui se continua en une attente infinie.

Etait-il parti ?

A la fin, je dus conclure qu'il s'était retiré.

Il ne revint plus dans la laverie, mais pendant toute la dixième journée, dans des ténèbres épaisses, je restai enseveli sous les bûches et sous le charbon, n'osant même pas me glisser au dehors pour avoir le peu d'eau qui m'était nécessaire. Ce fut le lendemain seulement, le onzième jour, que j'osai me risquer à chercher quelque chose à boire.

V

LE SILENCE

Mon premier mouvement, avant d'aller dans l'office, fut de clore la porte de communication entre la cuisine et la laverie, Mais l'office était vide — les provisions avaient disparu jusqu'aux dernières bribes. Le Marsien les avait sans doute enlevées le jour précédent. A cette découverte, le désespoir m'accabla pour la première fois. Je ne pris donc pas la moindre nourriture, ni le onzième ni le douzième jour.

D'abord ma bouche et ma gorge se desséchèrent et mes forces baissèrent rapidement. Je restais assis, au milieu de l'obscurité de la laverie, dans un état d'abattement pitoyable. Je ne pouvais penser qu'à manger. Je me figurais que j'étais devenu sourd, car les bruits que j'étais accoutumé à entendre avaient complètement cessé aux alentours du cylindre. Je ne me sentais pas assez de forces pour me glisser sans bruit jusqu'à la lucarne, sans quoi j'y serais allé.

Le douzième jour, ma gorge était tellement endolorie, qu'au risque d'attirer les Marsiens, j'essayai de faire aller la pompe grinçante placée sur l'évier et je réussis à me procurer deux verres d'eau de pluie noirâtre et boueuse. Il me rafraîchirent néanmoins beaucoup et je me sentis rassuré et enhardi par ce fait qu'aucun tentacule inquisiteur ne suivit le bruit de la pompe.

Pendant tous ces jours, divaguant et indécis, je pensai beaucoup au vieillard et à la façon dont il était mort.

Le treizième jour, je bus encore un peu d'eau; je m'assoupis et rêvai d'une façon incohérente de victuailles et de plans d'évasion vagues et impossibles. Chaque fois, je rêvais de fantômes horribles, de la mort du vieillard ou de somptueux dîners; mais, endormi ou éveillé, je ressentais de vives douleurs qui me poussaient à boire sans cesse. La clarté qui pénétrait dans l'arrière-cuisine n'était plus grise, mais rouge. A mon imagination bouleversée, cela semblait couleur de sang.

Le quatorzième jour, je pénétrai dans la cuisine et je fut fort surpris de trouver que les pousses de l'Herbe Rouge avaient envahi l'ouverture du mur, transformant la demi-clarté de mon refuge en une obscurité écarlate.

De grand matin, le quinzième jour, j'entendis de la cuisine une suite de bruits curieux et familiers, et, prêtant l'oreille, je crus reconnaître le reniflement et les grattements d'un chien. Je fis quelques pas et j'aperçus un museau qui passait entre les tiges rouges. Cela m'étonna grandement. Quand il m'eût flairé, le chien aboya.

Immédiatement, je pensai que si je réussissais à l'attirer sans bruit dans la cuisine, je pourrais peut-être le tuer et manger et, dans tous les cas, il vaudrait mieux le tuer de peur que ses aboiements ou ses allées et venues ne finissent par attirer l'attention des Marsiens.

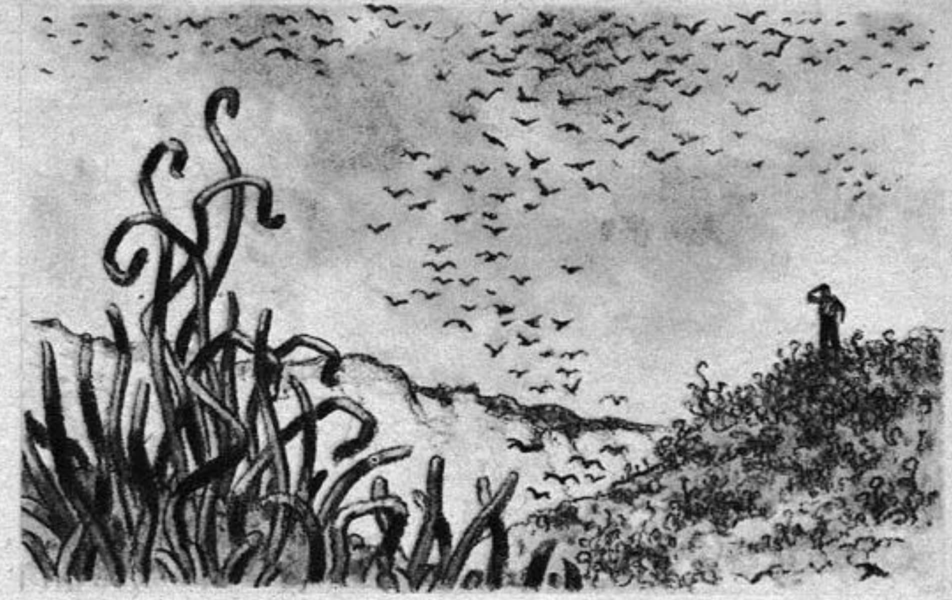
Je m'avançai à quatre pattes, l'appelant doucement; mais soudain il retira sa tête et disparut.

J'écoutai — puisque je n'étais pas sourd — et je me convainquis qu'il ne devait plus y avoir personne à la fosse. J'entendis un bruit de battement d'ailes et un rauque croassement, mais ce fut tout.

Pendant très longtemps, je demeurai à l'ouverture de la brèche, sans oser écarter les tiges rouges qui l'encombraient. Une fois ou deux, j'entendis un faible grincement, comme de pattes de chien allant et venant dans le sable audessous de moi; il y eut encore des croassements, puis plus rien. A la fin, encouragé par ce silence, je regardai.

Excepté dans un coin, où une multitude de corbeaux sautillaient et se battaient, il n'y avait pas un être vivant dans la fosse.

Je regardai de tous côtés, n'osant pas en croire mes yeux. Toutes les machines étaient parties. A part l'énorme monticule de poudre gris-bleu dans un coin, quelques barres d'aluminium dans un autre et les corbeaux; cet endroit n'était plus qu'un grand trou circulaire creusé dans le sable.



Je me mis debout sur un monceau de plâtras...

Peu à peu, je me glissai hors de la lucarne entre les herbes rouges et je me mis debout sur un monceau de plâtras. Je pouvais voir dans toutes les directions, sauf derrière moi, au nord, et nulle part il n'y avait la moindre trace des Marsiens. Le sable dégringola sous mes pieds, mais un peu plus loin les décombres offraient une pente praticable pour gagner le sommet des ruines. J'avais une chance d'évasion et je me mis à trembler.

J'hésitai un instant, puis dans un accès de résolution désespérée, le cœur me battant violemment, j'escaladai le tas de ruines sous lequel j'avais été enterré si longtemps.

Je jetai de nouveau les regards autour de moi. Vers le nord, pas plus qu'ailleurs, aucun Marsien n'était visible.

Lorsque la dernière fois, j'avais traversé en plein jour cette partie du village de Sheen, j'avais vu une route bordée de confortables maisons blanches et rouges séparées par des jardins aux arbres abondants. Maintenant j'étais debout sur un tas énorme de gravier, de terre et de morceaux de briques où croissait une multitude de plantes rouges en forme de cactus, montant jusqu'au genou, sans la moindre végétation terrestre pour leur disputer le terrain. Les arbres autour de moi étaient morts et dénudés, mais plus loin un enchevêtrement de filaments rouges escaladait les troncs encore debout.

Les maisons avaient toutes été saccagées, mais aucune n'avait été brûlée; parfois leurs murs s'élevaient encore jusqu'au second étage,avec des fenêtres arrachées et des portes brisées. L'Herbe Rouge croissait en tumulte dans leurs chambres sans toits.

Au-dessus de moi, était la grande fosse où les corbeaux se disputaient les déchets des Marsiens; quelques autres oiseaux voletaient çà et là parmi les ruines. Au loin, j'aperçus un chat maigre qui s'esquivait en rampant le long d'un mur, mais nulle trace d'homme.

Le jour, par contraste avec mon récent emprisonnement, me semblait d'une clarté aveuglante. Une douce brise agitait mollement les Herbes Rouges qui recouvraient le moindre fragment de sol. Oh ! la douceur de l'air frais qu'on respire !

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.

LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

LE TEMPLE DU SOLEIL

TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ

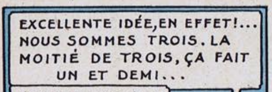










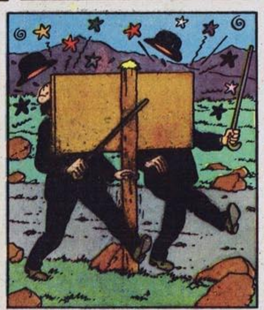


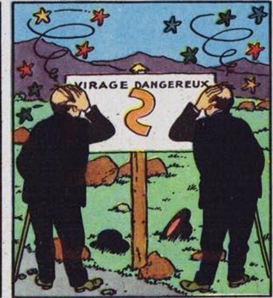




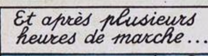
























(A suivre.)



LA LETTRE DU FACTEUR

CONTE DE PIERRE DOMINIQUE

AUSSI loin que Jean-Claude pouvait se souvenir, il revoyait toujours un petit garçon pâle assis devant une fenêtre ouverte, au rez-de-chaussée de sa maison. Et ce petit garçon, c'était Jean-Claude lui-même. Il souffrait d'une maladie qui consiste à ne pas pouvoir aller à l'école, à devoir rester toute la journée assis dans un fauteuil ou couché sur un divan. Aussi Jean-Claude s'ennuyait-il autant que peut s'ennuyer un petit garçon toujours contraint à l'immobilité.

Certes, il lisait de beaux livres, il dessinait tous les rêves qui lui passaient par le cœur, il s'occupait de mille manières, mais il lui restait toujours un peu de temps pour s'apercevoir qu'il était un petit garçon triste que la maladie empêchait de jouer au dehors.

Une de ses grandes distractions était le passage du facteur, chaque matin à la même heure. Il le voyait venir de loin, clopinant un peu parce qu'il était vieux, avec sa grosse sacoche de cuir sur le ventre et son képi légèrement penché sur l'oreille.

Jean-Claude ne recevait jamais de lettres. Qui donc lui eut écrit ? Cependant, chaque fois que le facteur passait devant sa fenêtre, il l'interpellait en disant :

— Facteur, tu n'as pas une lettre pour moi ?



Mais le facteur n'avait jamais de lettres pour Jean-Claude. Alors Jean-Claude pleurait un peu, en silence, derrière la vitre, et personne, sinon le bon facteur peut-être, ne voyait ses larmes couler.

Un matin, le facteur vint à lui avec un visage rayonnant, le visage d'un facteur qui apporte une lettre à un petit garçon désireux d'en recevoir une depuis longtemps.

— Tu as une lettre pour moi, facteur ?

— Oui, Jean-Claude, j'ai une lettre pour toi, lui dit le facteur tout joyeux.

— Oh ! donne, donne vite ! lui dit Jean-Claude. Je me demande qui a bien pu m'écrire ? Tu ne sais pas, toi ?

— Comment veux-tu que je sache ? répondit le facteur. Les facteurs apportent les lettres, mais ils ne les écrivent pas.

Et le facteur disait cela avec un petit sourire malicieux. Vraiment, on n'aurait pu dire qui était le plus heureux, du facteur qui remettait à Jean-Claude une lettre ou de Jean-Claude qui l'acceptait.

Jean-Claude attendit que le facteur l'eût quitté pour ouvrir sa lettre. Il désirait savourer longuement son bonheur. D'abord, il constata qu'elle ne portait pas de timbre, et il en éprouva un peu de dépit. Il l'ouvrit cependant et lut ceci, écrit d'une main maladroite :

« Mon cher petit Jean-Claude, comme je sais que tu désires tellement recevoir une lettre et que tu n'en reçois jamais, en voici une de ton vieil ami le facteur. J'espère qu'elle te fera plaisir. Crois en toute mon amitiée. »

Jean-Claude fut déçu en lisant cette lettre. Certes, c'était très gentil de la part du facteur de s'être donné tout ce mal pour lui être agréable, mais ça n'était pas une vraie lettre, de celles que l'on reçoit d'un inconnu qui habite très loin, quelque part dans le monde.

Lorsque le facteur passa le lendemain matin, à son heure habituelle, Jean-Claude le remercia pour sa lettre. Cependant, il ne put s'empêcher de lui dire que ce n'était pas une lettre comme celle-là qu'il souhaitait recevoir. Et puis, Jean-Claude avait remarqué qu'une faute d'orthographe s'était glissée dans la lettre du facteur : on n'écrit pas « amitiée » comme cela, avec un « e » final. Ce n'est pas que Jean-Claude écrivit sans fautes! Assurément, non! mais il avait trop rêvé sur le mot « amitié » pour ne pas savoir l'écrire correctement. Bien sûr, cette réflexion, Jean-Claude ne la fit pas au facteur : pour rien au monde il n'aurait voulu peiner le brave homme !

Les jours passèrent, et Jean-Claude regardait venir le facteur avec une craintive espérance. Et la question, mille fois posée depuis des années : « Facteur, tu n'as pas une lettre pour moi ? » revenait chaque matin sur ses lèvres.

Un jour, il vit de loin, à la façon dont marchait le facteur (en courant presque, bien qu'il fût très vieux), que celui-ci avait dans son sac une lettre pour lui. Et, en effet, le facteur lui remit une lettre. Ah ! cette fois, c'était une vraie lettre avec un timbre et le cachet de la poste, et une écriture qui n'était pas celle du facteur.

Jean-Claude attendit pour l'ouvrir que le facteur eût disparu. Alors, derrière la fenêtre refermée, avec une impatience fébrile, il déchira l'enveloppe et se mit à lire les phrases mystérieuses.

C'était une belle lettre qui commençait ainsi :

« Cher Monsieur Jean-Claude, bien que je n'ai pas l'honneur de vous connaître, votre renommée est cependant venue jusqu'à moi, en mon lointain petit village. Je voudrais vous demander, etc., etc... » Et elle se terminait par ces mots : « Veuillez croire, cher Monsieur Jean-Claude, à ma sincère amitiée. »

Oh ! comme ce dernier mot, orthographié de la sorte, fit mal à Jean-Claude ! Déjà, il croyait vraiment que cette lettre, un ami inconnu la lui avait écrite de très loin. Mais ce n'était qu'une lettre de son brave facteur qui, une fois de plus, s'était ingénié à lui faire plaisir. Comme il avait bien modifié son écriture, le vieil homme ! Et quel soin il avait mis à la rédaction de sa lettre ! Jusqu'à ce timbre et ce cachet de la poste qui donnaient l'illusion que la lettre venait de loin !

Le lendemain, Jean-Claude remercia le facteur pour tout le mal qu'il s'était donné; mais le facteur protesta qu'il n'avait pas écrit cette lettre, que cette fois il n'en était pas l'auteur. Alors Jean-Claude lui remit un petit papier sur lequel il avait griffonné : « Moi aussi, facteur, j'ai beaucoup d'**amitiée** pour vous. » Et il avait souligné le mot « amitié ».

Le vieux facteur comprit qu'une seule petite lettre l'avait trahi, et il s'en alla, confus et un peu triste. Puis, durant plusieurs semaines, Jean-Claude ne vit plus venir à lui son cher facteur. On lui apprit qu'il était malade et qu'il devait garder le lit.

Au jeune facteur qui le remplaçait, Jean-Claude ne disait plus comme autrefois : « Facteur, tu n'as pas une lettre pour moi ? » parce qu'il n'espérait plus à présent une lettre de personne. Or, un matin, le facteur lui remit une lettre — une lettre que Jean-Claude n'attendait plus, n'espérait plus.

En vérité, c'était une drôle de lettre, d'un format plus grand que les lettres ordinaires, et qui était bordée de noir. Elle apprenait à Jean-Claude que son ami le facteur était mort.

Alors, Jean-Claude pleura. Pour la première fois, il recevait une vraie lettre, une lettre qu'on ne lui avait pas envoyée pour lui être agréable, mais bien pour l'informer d'une importante nouvelle. Et cette lettre était bordée de noir ! Et cette letre disait que son vieil ami le facteur était mort !

Jean-Claude alors regretta les deux lettres que le facteur lui avait écrites du temps qu'il faisait sa tournée quotidienne. Il comprit que c'étaient de vraies lettres, malgré le timbre qui manquait et l'orthographe boiteuse, parce que c'étaient des lettres qui étaient parties du cœur.

Et plus jamais Jean-Claude ne demanda : « Facteur, tu n'as pas une lettre pour moi ? parce que maintenant, c'était tout à fait inutile...

▽



LES BELLES LEGENDES

NAISSANCE DE ROME

PROCA, roi des Albins, eut deux fils : Numitor et Amulius. Il laissa le trône à l'aîné Numitor, mais Amulius ayant chassé son frère, régna à sa place. Ce n'est pas tout : il voulut aussi le priver de toute postérité. C'est pourquoi il fit enlever ses deux tout jeunes neveux : Romulus et Rémus; il pensa les faire disparaître en les exposant sur le fleuve du Tibre, dans une corbeille. Mais, à cette époque de l'année, les eaux du fleuve avaient débordé et, en se retirant, elles laissèrent les deux enfants sur la terre sèche. L'endroit était absolument désert. Une louve vint à passer par là et entendant les vagissements des bambins, elle accourut, les lécha et les nourrit. Comme l'animal revenait souvent vers ses nourrissons, un pasteur de troupeaux, nommé Faustulus, remarqua le fait et s'étant saisi des deux enfants, les apporta à sa femme Acca Laurentia, pour qu'elle les élevât. Dans ce milieu de pasteurs, ils apprirent à chasser et à combattre les brigands albins qui volaient les troupeaux. Rémus tomba un jour dans leurs pièges, mais Romulus parvint à se sauver. Entretemps, Faustulus révéla à Romulus son origine royale. Le jeune homme ayant appris ce qui s'était passé autrefois, se rendit à Albe, sauva son frère, tua l'usurpateur Amulius et remit Numitor sur le trône. Les deux frères fondèrent alors une ville aux lieux mêmes où ils avaient été exposés et sauvés. La ville fut appelée Rome parce que les augures avaient donné à Romulus la priorité sur son frère. Une querelle survint entre eux deux et Rémus fut tué : son frère restait seul maître.

Un timbre d'Italie représente la louve nourrissant les enfants : c'est le n° 224; un autre, le n° 419, représente Romulus.

Fr. DEPIENNE





☆ MELI-MELO ☆



LE SAVIEZ-VOUS ?...

L'ORIGINE de certains mots est parfois amusante. Saviez-vous, par exemple que le nom de *Calepin* a été donné aux cahiers de notes, en souvenir d'Ambroise Calepino, savant religieux du XVme siècle, qui avait rédigé un excellent dictionnaire latin ?

La *Mansarde* (fenêtre ouverte sous un toit surélevé) porte le nom de son inventeur, l'architecte Mansard qui vivait en France au XVIIme siècle ;

Godillot, Gibus et *Riflard* rappellent leurs créateurs respectifs, Messieurs Godillot, marchand de chaussures, Gibus, marchand de chapeaux et Riflard, marchand de parapluies ;

La *Poubelle* est une boite à ordures dont M. Poubelle, préfet de la Seine sous Napoléon III, décréta l'emploi dans Paris ;

Quant au *Morse* c'est un système de transmission de messages inventé par le physicien américain Morse, au XIXme siècle.

NOS PETITS PROBLEMES

UN directeur d'école questionne deux jeunes garçons.

— Quelle est la date de ta naissance ? demande-t-il au 1er.

— Le 12 avril 1932.

— Et toi ? demande-t-il au 2me.

— Le 12 avril 1932.

— Vous avez les mêmes parents ?

— Oui, Monsieur.

— Mais alors, vous êtes jumeaux ?

— Non, Monsieur.



Comment expliquez-vous la réponse des deux garçons.

La solution de ce problème paraitra dans le prochain n° du journal.

Solution du problème de l'île en flammes :

Il faut allumer un autre feu au milieu de l'île. De la sorte, lorsque le premier feu gagnera le milieu de l'île, l'autre moitié aura déjà brûlé et offrira, par conséquent, un espace libre.

notre GRAND CONCOURS

PLUSIEURS de nos amis se sont plaint de ce que les deux questions de la quatrième épreuve n'étaient pas formulées avec toute l'exactitude souhaitable. Nous nous inclinons devant leurs critiques justifiées. En réalité, les deux questions n'en formaient qu'une, et la façon dont elles étaient tournées, pouvait prêter à confusion. Ajoutons cependant que ces petites difficultés supplémentaires n'ont pas démonté nos amis le moins du monde et qu'ils nous ont envoyé un nombre impressionnant de réponses exactes. L'épreuve consistait à identifier chacun des personnages, animaux ou objets représentés dans un dessin collectif et d'attribuer un adjectif à chacun d'eux de manière à former une expression courante (ex. sourd comme un pot).

Les 20 expressions à trouver étaient :

1. Voleur comme une pie. — 2. Propre comme un sou neuf. — 3. Myope comme une taupe. — 4. Fragile comme du verre. — 5. Jaloux comme un tigre. — 6. Courageux comme un lion. — 7. Heureux comme un roi. — 8. Sage comme une image. — 9. Bon comme le pain. — 10. Vif comme la poudre. — 11. Fidèle comme un miroir. — 12. Doux comme un agneau. — 13. Bavard comme un perroquet. — 14. Solide comme un chêne. — 15. Fort comme un bœuf. — 16. Rapide comme l'éclair. — 17. Ferme comme le roc. — 18. Prudent comme un serpent. — 19. Clair comme de l'eau de roche. — 20. Sale comme un peigne.

Quelques-unes de ces locutions admettant des tournures légèrement différentes, nous avons accepté comme variantes exactes, les expressions suivantes : Luisant comme un sou neuf. — Féroce ou cruel comme un tigre. — Gai comme un roi. — Blanc comme le pain. — Poli comme un miroir. — Fort comme le chêne. — Vif comme l'éclair. — Solide ou dur comme le roc. — Rusé ou froid comme le serpent. — Limpide comme l'eau de roche.

D'autre part, le dessin représentant l'objet en verre pouvait être pris raisonnablement pour une cruche ou pour un pot. Nous avons admis comme justes à côté de l'expression « Fragile comme du verre »; les comparaisons suivantes : « Bête comme une cruche » et « sourd comme un pot ».

Pour cette quatrième épreuve (ainsi que pour celle qui l'avait précédée quelques-uns de nos amis, heureusement fort rares, avaient omis d'indiquer dans leur réponse leur adresse complète. Ils ont dû, conformément au règlement, être déclassés. D'autres avaient écrit leur nom d'une manière à peu près illisible. Cette circonstance nous a contraint de faire appel à un expert en écritures. Presque toutes les mentions douteuses ont pu être déchiffrées, mais il y en aura, hélas, quelques-unes qui nous demeureront toujours un mystère.

Nous vous rappelons que le 1er prix de notre Grand Concours est constitué par un poste de T. S. F. américain HOWARD, offert par les Usines STAAR, à Bruxelles.



LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY







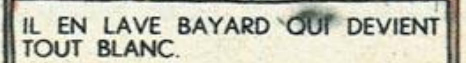






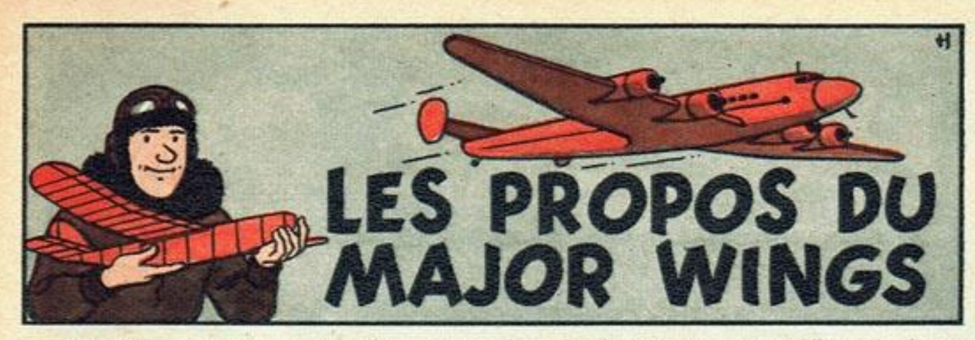






(A suivre.)



« BELETTE », Nivelles. — La place nous manque pour donner ici des plans. Nous verrons cela un peu plus tard.

Marcel PIROTTE, Angleur. — Le matériel pour un bon appareil à hélice et moteur en caoutchouc, susceptible d'accomplir des vols réguliers d'une minute, revient actuellement à 250 ou 300 francs.

André LAMBIN, Erpent-Val. — Merci pour tes suggestions. Nous y penserons lors d'un concours, en été.

Claude FEUCHAUSE, Namur. — Reporte-toi à mes « Propos » précédents, pour comprendre comment et pourquoi un ballon s'élève dans l'air. Ta question dénote un esprit chercheur et observateur; aussi, c'est avec plaisir que j'ajoute à ton intention quelques explications complémentaires.

On a coutume de dire, lorsqu'on excursionne en pays de montagnes : « Comme l'air est léger... » Cela est exact. Plus on s'élève et moins l'air pèse. Cela nous est d'ailleurs rendu visible par l'aiguille des altimètres et des baromètres. A mesure que le ballon s'élève, il trouve de l'air plus léger et il arrive un moment où la densité de l'air qui l'entoure correspond exactement à la sienne. Le « plus léger que l'air » est devenu aussi lourd que l'air. A ce moment, le ballon cesse de monter.

Il se passe pourtant un phénomène sur lequel j'attire ton attention. Plus le ballon monte et se trouve dans un air léger, plus le gaz qu'il renferme a tendance à se dilater et, si l'enveloppe est élastique, le ballon grossit, au point qu'à un moment donné, il peut éclater; c'est ce qu'on constate souvent lors des lâchers de petits ballons de foire.

J. VERBRUGGHEN, Gand. — Les avions modernes les plus rapides sont généralement des monomoteurs, monoplaces, monoplans à ailes surbaissées ayant un moteur de 500 à 1,1000 chevaux. Un des avions les plus parfaits de ce type est le « Spitfire » anglais, dont on a tant parlé au cours de la dernière guerre. Il est d'ailleurs rare de voir un type d'avion rester aussi longtemps à la tête du progrès. La nouvelle version du « Spitfire » a le bout des ailes carré.

Bauduin LATTEUR, Charleroi. — On peut considérer officiellement le Gloster « Meteor » comme l'avion le plus rapide du monde; aux derniers essais contrôlés, il a fait plus de 990 kilomètres à l'heure. Le but poursuivi étant la vitesse pure, on ignore généralement quel serait son plafond. Théoriquement, cependant, il semble que, nanti d'une cabine étanche, il puisse atteindre une très grande altitude. En effet, il est muni de deux moteurs à réaction, susceptibles de donner un excellent rendement, même dans l'air raréfié des hautes altitudes.

Jacques CATZ, Forest. — Un avion comportant salon, chambre à coucher, salle à manger, etc., n'est plus un avion de tourisme, mais un gros avion de transport. Crois-tu que tu pourrais avoir une semblable installation dans une automobile de tourisme ? Il te faudrait, pour le moins, un énorme autobus !

Louis SOMMERYNS, Laeken. — Tu peux te procurer le matériel (100 à 200 francs) dans une des maisons spécialisées. Méfie-toi, cependant ! Une véritable maquette volante... vole généralement très mal, à moins de comporter un moteur à essence et de subir quelques modifications.

André MOUREAU, Etterbeek. — Il semble que le plus petit avion du monde ait été construit par l'aviateur belge Fabri,, il y a une vingtaine d'années. C'était un petit biplan, muni d'un moteur de motocyclette Gillet. Quant au plus grand, c'est actuellement le « Consolidated-Vultee XB-36 »; il mesure plus de 75 mètres d'envergure et il est mû par six moteurs de 3,000 chevaux.

Emile BONDY, Anderlecht. — La place nous manque actuellement pour publier les plans que tu nous demandes.

SERGE, à Bruxelles. — Il n'existe aucune école d'aviation pour un garçon de ton âge. Il faut attendre l'âge du service militaire.

Nany DENUCE. — En réalité, il y a très peu d'accidents d'aviation, par rapport au nombre important d'avions qui volent chaque jour dans le monde entier. Seulement, les journaux font une publicité déplacée autour de chaque accident. Parle-t-on de tous les automobilistes tués journellement dans le monde ? Ils sont légion pourtant... En réalité, les statistiques sont très favorables à l'aviation !

Bien à vous, les amis !

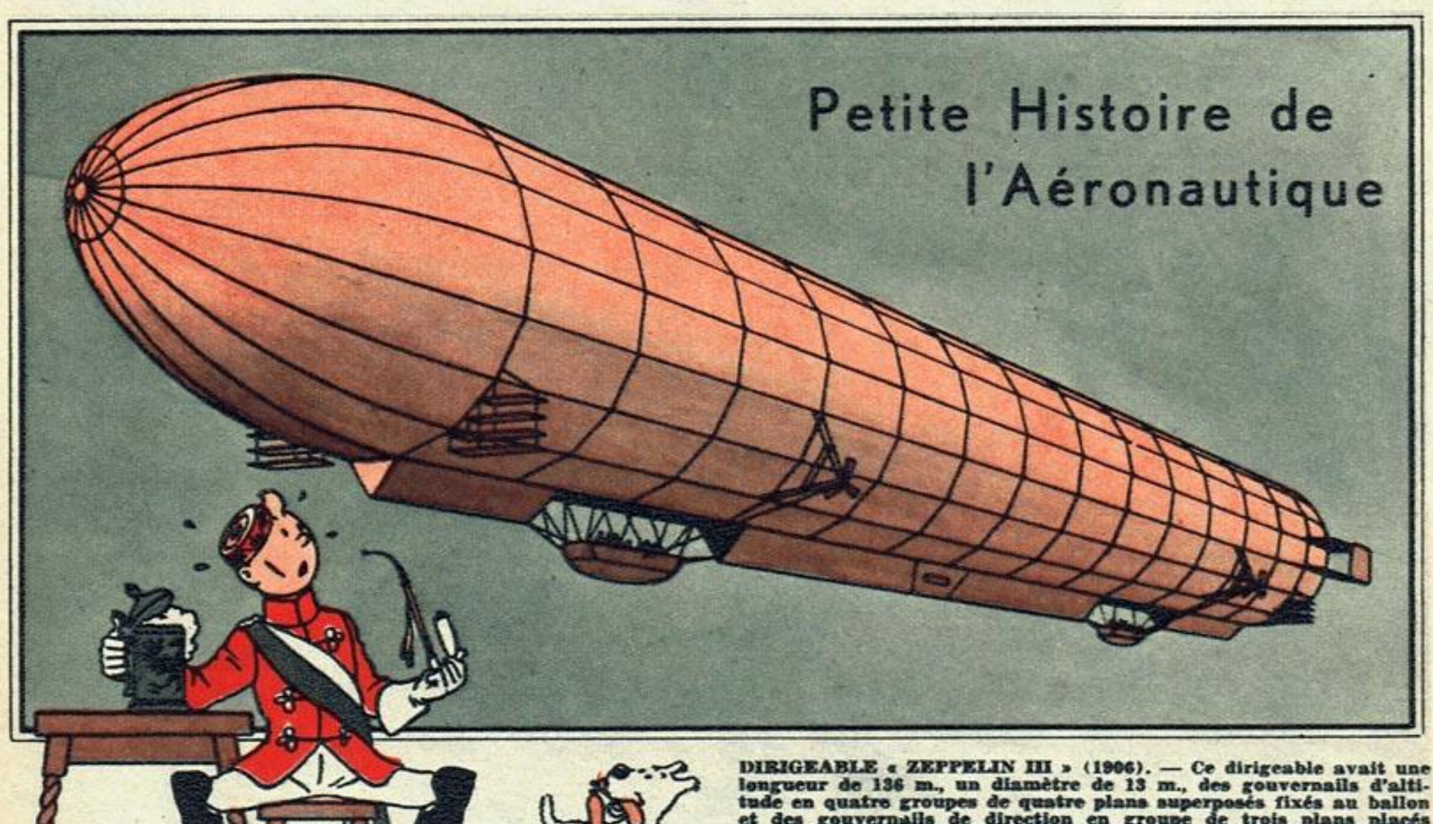
IL ARRIVE A TOUT LE MONDE DE SE TROMPER !...

A la suite d'une erreur de montage, le dirigeable « Ville de Paris », reproduit dans notre numéro 8, s'est vu commenté par un texte se rapportant au « Zeppelin III ».

Nous nous excusons de cette interversion que nos lecteurs auront sans doute déjà rectifiée.

Voici donc la légende qui AURAIT DU paraître dans notre numéro 8 :

Dirigeable « VILLE DE PARIS » (1906). — Ce dirigeable fusiforme avait une longueur de 60,50., un diamètre de 10,50 m. et possédait une nacelle en bois de 32 m. Le gouvernail de direction « biplan » était placé à l'extrémité arrière de la nacelle; quand au gouvernail d'altitude, il se trouvait porté par la nacelle, à l'arrière. L'empennage était composé de 8 cylindres gonflés d'hydrogène et placés en fuseaux cruciformes. Le « Ville de Paris » effectua sa première sortie le 11 novembre 1906.



DIRIGEABLE « ZEPPELIN III » (1906). — Ce dirigeable avait une longueur de 136 m., un diamètre de 13 m., des gouvernails d'altitude en quatre groupes de quatre plans superposés fixés au ballon et des gouvernails de direction en groupe de trois plans placés derrière entre les plans d'empennage. Le « Zeppelin » possédait une ossature intérieure en aluminium et son squelette contenait lui-même dix-sept ballons cylindriques en étoffe caoutchoutée disposés dans des alvéoles. Il effectua sa première sortie le 9 octobre 1906 et atteignit la vitesse de 54 km. à l'heure.

JOJO COW-BOY

par LE RALLIC































(A suivre.)



TINTIN vous raconte LA PREMIÈRE ASCENSION STRATOSPHÉRIQUE

L'ESPECE n'est pas rare des hommes qui, mûs par un puissant amour de l'aventure, par l'attrait même du danger, s'élancent dans des entreprises follement hasardeuses.

Mais combien plus rares et pourtant plus admirables sont les savants qui, abandonnant leurs laboratoires bien clos, risquent sans hésiter leur vie simplement pour augmenter la somme des connaissances humaines !

Au nombre des aventures scientifiques qui ont le plus passionné le monde dans le courant de ces dernières années, il faut citer la première ascension stratosphérique du Professeur Piccard et de son assistant Kipfer, dont le départ eut lieu à Augsbourg, le 27 mai 1931.

Maintenant que cette expérience a été refaite dans de meilleures conditions par Piccard lui-même et par d'autres, maintenant que des fusées télégraphiquement contrôlées et capables d'atteindre de formidables altitudes vont être utilisées pour recueillir automatiquement de précieuses mesures, cette première ascension fait figure de travail de pionniers, et en fait, c'est bien ce qu'elle a été.

Le but du Professeur Piccard était l'étude du mystérieux rayonnement cosmique, l'une des questions les plus riches en possibilités de la physique moderne, rayonnement dont il désirait mesurer l'intensité et les variations à des altitudes successives jusqu'à seize kilomètres !

Son ballon, baptisé le F.N.R.S., en hommage au Fonds National de Recherches Scientifiques, qui en avait financé la construction, différait profondément, et sur de nombreux points, d'un aérostat ordinaire, qui aurait été tout à fait impropre à assumer les tâches prévues.

Le Professeur Piccard, excellent aéronaute, l'avait soigneusement conçu et mis au point.

Il le fallait très grand et très léger, en toile fine et résistante, d'un diamètre de 30 mètres et d'une capacité totale de 14.000 mètres cubes. Le gonflement devait être effectué à l'hydrogène. En réalité, 2.800 mètres cubes devaient suffire au sol, le gaz se dilatant à haute altitude. Dans ces conditions, l'enveloppe devait nécessairement présenter de nombreux plis au départ où le filet aurait risqué de s'embarrasser. Le Professeur Piccard abandonna donc le dispositif habituel et suspendit la nacelle directement à l'enveloppe.

Cette nacelle ellle-même n'avait aucune ressemblance avec celles que l'on utilise pour les ascensions normales. Comme les aéronautes devaient s'élever jusqu'à des régions où l'air prodigieusement raréfié et la pression atmosphérique basse, rendent impossible la vie humaine, le Professeur Piccard fit construire une cabine sphérique étanche de 2.10 m. de diamètre en tôle d'aluminium de 0,0035 m. soudée à l'autogène, par une maison belge, spécialisée dans la construction des récipients en aluminium pour la brasserie. L'enveloppe, elle, avait été fabriquée à Augsbourg.

Un premier essai de départ à l'automne 1930 dut être différé par suite des mauvaises conditions atmosphériques. Puis, dans la nuit du 26 au 27 mai 1931, on procéda au gonflement de l'enveloppe sur le terrain même de la fabrique d'Augsbourg, choisi en raison de son éloignement de la mer.

Le vent soufflait et les ouvriers inquiets ne retenaient qu'avec peine l'énorme masse oscillante. A un certain moment, la cabine fut renversée et les instruments dispersés. Tandis que les deux savants les remettaient en ordre, on lâcha tout et, comme Kipfer jetait un coup d'œil par un hublot, il s'écria:

— Tiens, une cheminée qui passe en bas !

Il était quatre heures du matin.

Comme le ballon prenait rapidement de la hauteur, les passagers s'aperçurent qu'il y avait une fuite à la cabine, si bien que l'air commença à manquer en même temps que la pression baissait. Impossible donc de prendre des mesures avec les instruments pendant qu'on mastiquait la fissure.

Vingt-huit minutes après le départ, le F. N.R.S. était à 15.500 mètres.

A ce moment, le Professeur Piccard s'aperçut que le système extérieur qui commandait la soupape était coincé par une corde supplémentaire qu'on avait placée à son insu pour retenir le ballon au sol ! Les aéronautes étaient donc condamnés à attendre la descente naturelle du ballon qui, théoriquement, devait se produire dans l'après-midi.

En conséquence, très philosophiquement, les deux physiciens se mirent à leurs travaux de mesure.

Le ciel était d'un bleu foncé violacé, presque noir, et la terre, terriblement lointaine sous leurs pieds, était à demi-voilée de brume.

Lentement, le F.N.R.S. dériva vers les Alpes bavaroises, et, à tout moment, il fallait mastiquer de petites fissures. Ironie ! alors que la température était dehors de 55 degrés au-dessous de zéro, le soleil chauffait férocement la cabine !

Pour obvier à cet inconvénient, le Professeur Piccard avait prévu un dispositif très ingénieux. La cabine peinte en blanc aurait été trop froide. Peinte en noir, ce qui aurait absorbé les rayons solaires, elle aurait été trop chaude. Aussi l'avait-il faite à moitié blanche et à moitié noire, un système électrique devant permettre de l'orienter de l'intérieur.

Malheureusement, la fausse manœuvre du départ avait causé un court-circuit dans le moteur électrique, le paralysant. Pour comble de malchance, la partie noire resta tout le temps tournée vers le soleil, ce qui engendra à l'intérieur une température de 40 degrés. Et comme au dernier moment, on avait oublié d'embarquer de l'eau, les deux savants durent boire celle que la condensation faisait ruisseler du côté froid, et manger le givre qui se formait sur une timbale d'aluminium remplie d'oxygène liquide à 180 degrés sous zéro !

Dans l'après-midi, le ballon se mit à descendre, d'abord imperceptiblement, loin au-dessus des Alpes. Vers huit heures du soir, il était à 12.000 mètres.

De la terre, où les hommes, oppressés, se demandaient si les hardis savants étaient morts ou vivants, le spectacle était étonnant, car dans l'ombre, le ballon encore éclairé par le soleil avait l'air d'un astre !

Enfin, à la nuit tombée, le F.N.R.S. se posa sans encombre à 2.800 mètres d'altitude, sur le glacier de Gurgl, dans le Tyrol.

★

La sensation dans le monde fut immense, et les Bruxellois se souviennent encore de l'indescriptible réception que les vaillants physiciens reçurent dans la capitale à leur retour.

Comme je le disais en débutant, le Professeur Piccard récidiva, avec Cosyns pour assistant, mais c'est cette première ascension, par la tension qu'elle provoqua, qui reste la plus pathétique.

On sait que le Professeur Piccard met en ce moment la dernière main à l'appareil qui doit lui permettre de descendre sous peu au fond des océans, bien plus bas que l'Américain Beebe, qui plongea jusqu'à 900 mètres dans une boule de métal creux.

Quelles merveilles rapportera-t-il de cette fabuleuse exploration ?



LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)





















(A suivre.)

Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles